

Remerciements

Zina Idliby, petite-fille de Münever Morali, dont la biographie a été retranscrite dans ce récit, tient à remercier Marie-Noëlle Japy, sans qui ce récit aurait difficilement vu le jour.

Après diverses séances de collaboration entre les deux jeunes femmes, ce livre doit beaucoup à la jolie plume de Marie-Noëlle Japy.

© Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction sont réservés pour tous pays.

Éditions Dergham
www.dergham.com

ISBN : 978-9953-579-99-3

*C'*EST si dur de parler des êtres qu'on aime et qu'on croit immortels. Petite, je pensais que tu serais toujours là, que jamais tu ne me quitterais et que je pourrais toujours puiser ma force dans ton amour inconditionnel. Comme je me trompais et malgré tant de temps passé ensemble, aujourd'hui encore je m'en veux de ne pas avoir été plus souvent à tes côtés et de ne pas avoir senti ta solitude à Boyaciköy (que tu cachais si bien) quand nous repartions une fois l'été fini. Mais *tétégim* (*tété*) comment remonter le temps, comment te dire à quel point tu me manques ; si seulement tu pouvais revenir ne serait-ce que pour un jour, un moment... J'ai encore trop de choses à dire... trop de choses à partager.

Te souviens-tu de toutes ces heures passées ensemble dans ton atelier ou sur le balcon qui surplombait le Bosphore et qui resteront à jamais les plus beaux moments de mon enfance ? Te souviens-tu de ces histoires sur de gentilles fées de la rive asiatique que tu racontais à ma fille Lara, elle qui avait peur du reflet du soleil qui tapait un peu trop fort sur les vitres des *yalis*¹ d'en face ? Tu lui disais que c'était des fées qui

¹ *Yali* : mot turc désignant les belles demeures pied dans l'eau du Bosphore.

allaient de maison en maison rassurer les petits enfants avant de dormir. Elle y a si longtemps cru. Et toutes ces soirées alors où nous ne tenions plus debout après une longue journée... Tu insistais quand même à mettre de la musique pour nous faire valser. Et cette pastèque qui vola en éclats un jour dans toute la chambre parce que tu l'avais prise pour un ballon ! Tout le monde était affolé de ces éclats de fruit alors que toi tu trouvais cela si drôle, tu en riais encore plusieurs jours après.

Reviens encore *tétégim* me raconter des histoires de fées... Le monde en a tellement besoin en ce moment !

En attendant que la magie opère... peut-être un jour... j'espère que toi et petit Malek êtes ensemble et que de là où vous êtes les fées sont réelles et qu'elles veillent encore sur nous ici-bas.

ZINA IDLIBY

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	11
CHAPITRE 1	
<i>Désillusions</i>	15
CHAPITRE 2	
<i>Seniha, pilier de mon enfance</i>	33
CHAPITRE 3	
<i>L'exil</i>	43
CHAPITRE 4	
<i>Renaissance</i>	63
CHAPITRE 5	
<i>Sculptures</i>	85
CHAPITRE 6	
<i>Alliance</i>	109

*A*mes petits-enfants,
Zina et Sami.

Je suis née sur les rives du Bosphore, dans les délices d'un Orient, aujourd'hui disparu. Lorsque je m'éveillais à la vie, l'Empire ottoman amorçait son déclin, quand j'entrais dans l'adolescence, il rendait son dernier souffle.

Plus de six siècles de domination turque sur le monde méditerranéen s'arrêtaient au profit des puissances européennes. La sublime porte de l'Orient se refermait à jamais sur ses conquêtes, ses défaites, sa cruauté et tant de splendeurs réduites en poussière.

Je voulais que mon destin s'inscrive dans celui de Sami Pacha, mon arrière-arrière-grand-père.

Mon héros. L'homme qui, en 1859, a su écraser une révolte contre les Crétois sans faire couler le sang, un exploit qui lui valut d'être nommé ministre de l'Éducation par le sultan Abdulmajid, poste qui n'existait pas auparavant.

Quatre générations nous lient et nous séparent.

Quatre générations et un secret : une miniature que j'ai peinte et que je garde toujours sur moi.

Vivre au début du siècle à Istanbul était se voir confronté à tous les périls depuis l'incendie des « yalis », les demeures traditionnelles, de ma famille

jusqu'au mariage forcé avec un cousin de Damas pour sauver l'honneur de mes parents ruinés.

Pourtant, même exilée en Syrie, mon cœur n'a jamais cessé de battre pour Istanbul.

Loin des rivages de mon enfance, je n'ai jamais été que l'ombre de mes rêves, le pâle reflet de mon âme. C'est peut-être pour cela que je peins et sculpte. Pour fixer cette lumière volage et éphémère dans mon existence, contrer l'oubli.

Mais je serais injuste si je ne parlais pas de mon trésor, mon unique richesse, ma fille Nevine. Elle, ne m'a jamais apporté de désillusions. Elle, a porté en elle mon avenir, vous, mes chers petits-enfants...

Comme Sami Pacha, j'ai écrasé les révoltes de mon cœur sans verser de haine, ni d'amertume dévastatrice. Comme lui, j'ai survécu au temps et à son cortège d'événements tragiques.

Damas, 1966

CHAPITRE 1

Désillusions

1928. Je n'ai que 19 ans et pourtant un malaise m'étreint chaque matin.

Devrais-je dire une angoisse?

Nous venons d'enterrer notre grand-père maternel, Samy Bey Suphi Pacha, l'un des derniers Ottomans de l'empire. En dépit de notre douleur, nous, nous avons tenu bon.

Pas lui. Dévasté par l'indignation d'avoir vu l'œuvre de toute une vie réduite à néant à cause d'un contrat pétrolier non respecté par le gouvernement, il a fini par succomber à un cancer. Mais nous, ses enfants, petits-enfants et domestiques, n'avons pas cédé.

Je peine à expliquer ce sentiment, cette angoisse. Est-il l'expression de la douleur du deuil de mon aïeul ou l'humiliation d'avoir été contrainte de quitter Büyükdere?

Sous mes yeux, les *doylans*, ces pêcheurs de haute mer, disposent dans l'eau des poteaux auxquels ils

accrochent leurs filets. Puis l'un d'entre eux reste là, à attendre patiemment, de longues heures durant, qu'un banc de poissons se présente.

Je l'entends siffloter. Des notes pleines de nostalgie s'échappent de sa gorge. On dirait celles d'une flûte taillée dans un roseau.

Ce matin, il chante pour moi. Mais ce soir, lorsque la nuit sera tombée, qui écouterait la mélodie de ce pêcheur solitaire?

Les dauphins? Est-ce seulement pour respirer qu'ils remontent à la surface ou viennent-ils le saluer?

Cette musique aurait-elle le pouvoir d'apaiser le malheur?

Quand je replonge dans mes plus lointains souvenirs d'enfance, je revois le *yali* de Büyükdere, tout autant que mon grand-père.

Cette splendide demeure sur la rive occidentale du Bosphore nous a tous fait naître, puis nous a façonnés. Au point que je me demande qui, de l'homme ou de la matière, est à l'origine de la vie? Les pierres de ce manoir porteront toujours en elle ce jour de 1901 où la vaste famille de Samy Bey est venue investir ses vingt-cinq pièces et ses quatre terrasses surplombées d'étangs s'étendant de la colline aux étendues boisées environnantes.

Si le *haremlek* (la partie privée des femmes de la famille) et le *salamlek* (les salons consacrés aux réceptions) étaient le domaine des adultes, le jardin en revanche était notre royaume.

Ma sœur Nesrine, mon petit frère et moi passions le plus clair de notre temps dans ce paradis de conifères, de grillons, de nénéphars et de fées.

Un grand portail en fer forgé séparait la dernière terrasse du bois. En la franchissant, nous passions de la lumière des jacinthes à l'ombre des châtaigniers. Dans ce monde de pénombre, j'enlaçais les chênes en riant.

Trois jardiniers albanais – Rajab, Chaaban et Ramadan – entretenaient ce jardin de fleurs, d'arbres cachottiers et de fruits succulents. Ils nous confectionnaient des échasses et des arcs. Omar Aga, jardinier en chef, quant à lui, observait nos jeux d'un regard bienveillant et venait parfois se joindre à nous. Nous l'adorions!

*Münever et Omar Aga
dans le jardin*



En 1916, alors que la Première Guerre mondiale battait son plein, Grand-père décida de quitter Büyükdere. La mer Noire était bombardée et il craignait que notre *yali* fût pris pour cible. Nous avons donc provisoirement élu domicile à Bebek, dans la propriété de Rachid Pacha, mon grand-père paternel.

Désertant les salons et les chambres, nous nous étions trouvé une nouvelle et passionnante occupation :

semer les graines que Rajab nous apportait. Nous arrosions les jeunes plants et nous nous émerveillions de voir surgir de terre des concombres ou des radis. Cependant, mes plus belles créations restent les statues de boue. Je voyais la vie émerger entre mes petits doigts quand, dans un bloc informe de terre humide, ils façonnaient une attitude, un geste.

Rafika, une des trois filles de Reset Pacha, le médecin privé du sultan Vahdettin, avait pour habitude de venir avec nous, plonger ses mains dans la terre. Depuis ce temps-là, nous avons toujours gardé le contact.

La guerre était loin de nos préoccupations, nos journées n'étaient que jeux et nos soirées magie. Notre oncle Rachid, le frère de ma mère, avait loué un projecteur de cinéma et, tous les jeudis soirs, la maison était en fête!

Mes tantes Leila et Adwye invitaient leurs amis dont certains venaient même en bateau depuis Kandilli – la rive asiatique d'en face – pour assister aux projections de films!

Assis à même le sol, au beau milieu des grandes personnes, nous riions tous de bon cœur.

Nous n'avions que peu l'occasion de côtoyer les adultes. Nous prenions nos repas séparément et, lors des rares occasions où nous étions autorisés à dîner avec les grands, nous avions pour consigne de garder le silence.

C'est pourtant en ces temps heureux que j'ai connu mon premier deuil. Un soir de 1918, alors que nous



Ra'uf, père de Münever, dans sa bibliothèque, années 1910

jouions dans notre chambre, notre père apparut sur le seuil de la porte. Il était blême. Il ôta son *fez*¹ et articula péniblement :

– Appelez votre mère, je ne me sens pas bien.

Le jour suivant, on nous installa à l'étage du dessous et deux infirmières vinrent vivre sous notre toit. Tous les jours, on nous faisait faire de longues marches en compagnie de nos gouvernantes. Était-ce pour nous changer les idées ou pour nous préparer au pire ?

¹ *Fez* : mot turc, équivalent de *tarbouche*.

Un après-midi, à notre retour, quelle ne fut pas notre surprise de trouver une feuille jaune portant l'inscription « QUARANTAINE », épinglée sur notre porte. Malgré la curiosité qui nous dévorait, nous ne posions aucune question.

Peu de temps après, les pêcheurs se sont tus. Ils tiraient désormais leurs filets en silence. Seul leur souffle se mêlait au chuchotement de la brise.

Puis un matin, le papier jaune a disparu et les infirmières ont quitté la maison. Pourquoi? Que se passait-il?

J'avais plusieurs fois tenté de monter les quelques marches de l'escalier dans l'espoir d'apercevoir mon père, mais la crainte me faisait rebrousser chemin. On racontait qu'il avait perdu la tête... Peut-être l'avait-on envoyé dans un asile?

Ma mère ne quittait plus son lit. Espérant la consoler, nous lui apportions chaque jour des bouquets de fleurs cueillies lors de nos promenades qu'elle recevait dans un silence inquiétant. Et puis, un jour, enfin, elle a ouvert la bouche :

– *Your father... your father is in heaven... May he rest in peace...*¹

Parce que maman ne s'adressait à nous qu'en anglais...

Après des jours d'angoisse, nous savions. Mon père avait contracté le typhus et il n'était plus. Malgré les

¹ *Votre père... Votre père est au ciel... Que son âme repose en paix...*

larmes qui inondaient nos visages, nous ne pouvions y croire.

Pour nous détourner de notre peine, notre grand-mère paternelle se présenta, les bras chargés de tissus, et nous proposa de coudre des robes pour nos poupées. La manœuvre fonctionna et nous oubliâmes un temps notre chagrin, occupés que nous étions à habiller nos jouets.

Puis, peu à peu, la vie reprit le dessus. Telle une balançoire arrêtée dans son élan, elle s'est progressivement remise en mouvement. Nos poupées vêtues, nous avons entrepris de construire une estrade bordée de rideaux pour y jouer des pièces de théâtre. Notre audience se composait de gouvernantes et des membres de notre famille, contraints et forcés d'y assister. Moi, j'étais l'auteure.

Avec du recul, je mesure combien la situation était ridicule. Notre public riait aux moments où il était censé pleurer!

Nous avons passé deux années à Bebek, de 1916 à 1918, avant que Grand-père prenne la décision de regagner notre paradis de Büyükdere.

Omar Aga, qui avait dû entretemps rejoindre son fils en Albanie, ne revint pas. En revanche, nous retrouvâmes avec joie nos trois jardiniers ainsi que Saadiya, Badriya et Mounira, les trois sœurs qui travaillaient à la maison. Peu de temps après notre retour, Saadiya s'est mariée et nous a quittés. Mounira, quant à elle, avait la singulière habitude d'écouter aux portes pour

venir ensuite nous informer de ce qui se tramait dans la famille. Elle était drôle Mounira, avec ces lunettes aux montures dorées. Elle pétillait d'intelligence.

Le déménagement achevé, la vie a repris son cours. Désormais, nos journées s'écoulaient au rythme des leçons de turc, d'anglais et de français. Chaque matin, à 9h30, maman – épaulée par des enseignants – déboulait dans notre chambre, son abondante chevelure retombant en cascade sur ses épaules, pour nous faire travailler. Nous n'allions pas à l'école avec les autres enfants et, exception faite des visites de nos cousins, nous menions une existence isolée.

Maman passait son temps à lire, écrire et traduire. Nous, nous devions réciter nos leçons et nos poèmes sans nous tromper. Nous avons une pause pour déjeuner et faire un brin de sieste. Les leçons s'arrêtaient à 16 heures et le vendredi était notre seul jour de repos. Un jour béni!

J'admirais la patience et le tempérament de notre mère...

La mort de notre père avait fait de nous des enfants obéissants. Et puis, au fond, nous avons toujours su que c'était elle qui faisait la loi.

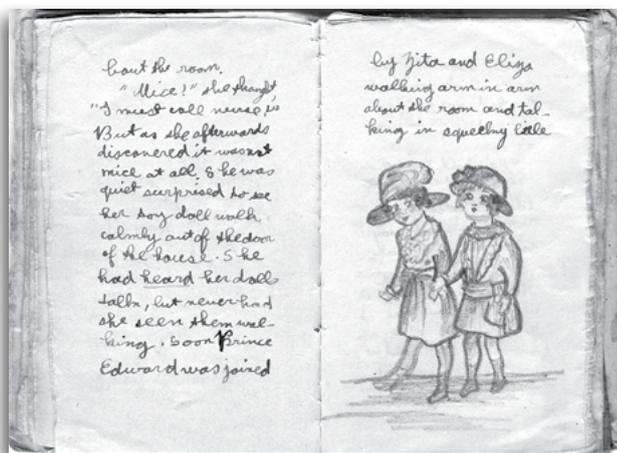
Parfois, mon petit frère lui tenait tête. Lorsqu'il piquait ses crises, ma mère l'enfermait dans la salle de bain. Mais cela ne le calmait pas pour autant, pour se venger il ouvrait tous les robinets! Il finissait alors emprisonné au sous-sol à attendre que quelqu'un vienne le libérer.

Moi, j'étais un vrai garçon manqué. Quand je n'étais pas perchée dans un arbre, je l'étais sur un mur. Dehors, au lieu d'emprunter les marches de l'escalier en pierre, je sautais d'une terrasse à l'autre sous les cris affolés de ma gouvernante. Même à l'intérieur, je trouvais le moyen de descendre de l'étage en glissant sur la balustrade. On ne peut pas dire que j'ai beaucoup usé mes souliers!

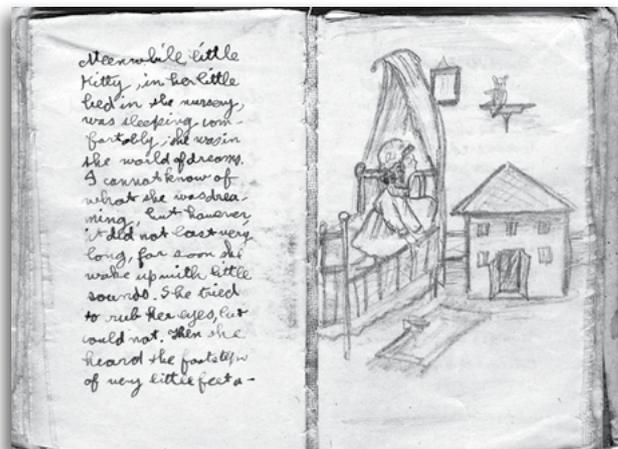
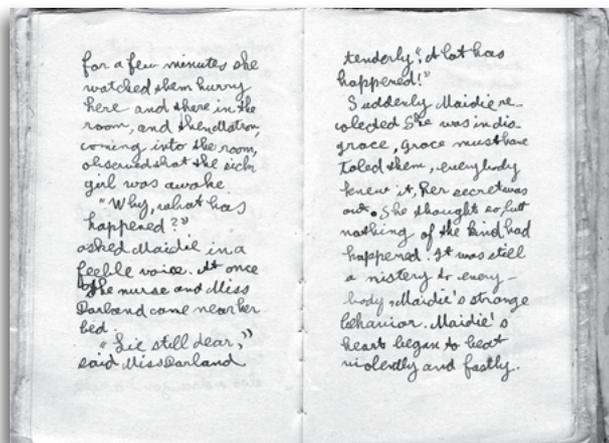
Pourtant, cette vitalité débordante ne m'a jamais empêchée de lire, ni d'écrire des poèmes. J'ai même remporté le premier prix pour un conte d'enfants, décerné par le mensuel *The Fisks* auquel nous étions abonnés. J'avais signé : mademoiselle Münever Ra'uf.



« *Two Tales,
Maidie's Rival and Talking Toys* »
titre du conte de Münever



Plusieurs
pages du récit
de Münever,
écrit, illustré
et confectionné
manuellement
par elle-même,
lorsqu'elle avait
à peine 15 ans
en 1924.



Ce petit conte a
presque 100 ans
et existe toujours
aujourd'hui.

Maman était fière de moi mais elle ne le montrait pas. Moi, j'exultais, j'avais gagné devant de centaines d'enfants anglophones!

La maison de Büyükdere ne désemplissait jamais! Entre la vieille Hatidje, la gouvernante de maman, la couturière grecque Mariyaka, et notre bruyante mais néanmoins charmante voisine Chadia Hanem, ou encore Nurredine Bey et ses filles, il y avait toujours de l'animation.

Nous vivions le deuil de notre père au sein d'une existence qui ne nous permettait pas de nous plaindre. Nous n'en avons ni le temps, ni l'envie. Sous le joug des études et de la discipline, nous grandissions loin de l'oisiveté des somptueux palais.

1919. J'avais 10 ans lorsque nous avons vu les Russes blancs se ruer dans leur ambassade, non loin de chez nous. Même si nous refusions d'y croire, même si notre empire, cette sublime porte de l'Orient, nous semblait inébranlable, nous nous doutions que le monde était en train de changer.

Ainsi, un soir de cette année-là, alors que nous étions sur le point de regagner nos chambres, épuisées par nos cavalcades dans le jardin, Mounira, notre jeune espionne, nous annonça :

– Beyfendi¹ a vendu la maison!

Notre univers s'écroulait. Notre enfance aussi. La page du bonheur des matins tièdes se tournait à jamais.

Un jour, alors que le grand salon avait presque en totalité été vidé de son mobilier, un prince slave s'est

¹ Beyfendi: titre de noblesse turc.

assis devant le piano et s'est mis à jouer. Oui à jouer! Je n'ai pas eu le temps d'entendre les cris de protestation de ma mère qui voulait garder son petit boudoir, ni d'apercevoir un officier russe emporter dans ses bras un buste de femme de marbre noir, ni de soupçonner le mal qui gagnait le corps de mon grand-père, que les notes dévastatrices des valse de Chopin avaient tout emporté. Tout anéanti.

Dehors, dans les bois, des réfugiés albanais abattaient des arbres pour se chauffer. Chaque arbre se fracassant sur le sol creusait davantage le vide en moi. Notre paradis ne serait plus jamais une forêt luxuriante. Adieu ma jungle apprivoisée! Je n'ai même pas entendu s'ouvrir le grand portail de fer forgé. Allait-il lui aussi capituler?

Je suis restée sans voix, paralysée.

Après ce désastre, au début des années 1920, Grand-père a loué une maison de dix chambres à Boyaciköy. Elle donnait sur un quai étroit, face à la mer. Son jardin ne contenait que des fruits périssables. Où étaient donc passées les fleurs aquatiques et les fougères où se nichaient les fées de notre Éden de Büyükdere?

On nous installa dans la plus belle chambre, celle avec un grand balcon. Nous ne vivions plus sur terre, mais à bord d'un bateau en partance.

Comme le bruit incessant des vagues me donnait la nausée, ma mère m'envoya passer une semaine chez notre amie Rafika, qui vivait non loin du palais Yildiz, où résidait le sultan.

Ainsi de 1919 à 1924, nous avons fréquenté le palais. Les femmes du sultan, les princesses et le chef des

eunuques nous rendaient régulièrement visite. Nous admirions leur beauté, mais pouvions-nous envier leur existence où tout était contrôlé, planifié des années à l'avance? Ce petit monde se déplaçait en cortège, parlait peu et s'ennuyait profondément. Nous, nous avions les leçons de piano pour nous divertir. Ce merveilleux piano dont les notes nous emportaient bien au-delà de nos rêves de jeunes filles. J'accompagnais Rafika et ses sœurs en ville chez leur illustre professeur, monsieur Hege. Quelle fête et quelle aventure de sortir en *kupa*, ce carrosse à quatre places tiré par deux chevaux!

Nous collions nos visages aux deux petites lucarnes pour ne pas perdre une miette de chaque escapade. Le moindre détail entraperçu était prétexte à rire, qu'il s'agisse d'une mèche indisciplinée tentant d'échapper à l'emprise d'un voile trop ajusté ou du piaffement impatient des chevaux sur les pavés. Nous bravions l'interdit : regarder sans être vues!

Nous sortions le visage découvert et portions des turbans entrelacés de plusieurs bandes de tissus soyeux ou de tulle. Avant la mode des turbans, nous portions le *charchaf*, une courte cape recouvrant la tête qui se nouait derrière la nuque et descendait jusqu'à la taille. Nous poussions la coquetterie à assortir notre robe ou notre jupe à sa couleur.

En nous apercevant, parées de nos turbans, les étrangers disaient de nous : « une femme turque bien habillée ressemble à un beau rêve. » Nous raffolions de ces atours, nous étions insolentes de beauté... pour un temps.

Un jour, nous nous sommes enfuies pour nous mêler à la foule afin d'assister à la cérémonie du sabre d'Osmane, le fondateur de notre empire, « le port de l'épée », lors de laquelle les Turcs se pressaient dans les rues pour tâcher d'apercevoir le sultan. Ce soir-là, les grandes sœurs de Rafika se vêtirent élégamment d'un manteau de soie sombre et d'un turban, à la façon des femmes russes, et me prêtèrent des habits pour que je fasse de même. Puis, profitant de l'obscurité, nous sommes sorties à l'insu de tous pour nous fondre dans la foule. Les gens se retournaient sur notre passage, le regard admiratif. Ivres de joie, nous sommes restées dehors jusqu'au petit matin, jusqu'au moment où le sultan est passé et que les lanternes se sont éteintes. Mais tandis que nous prenions le chemin du retour, de jeunes gens, nous prenant pour des femmes russes, se sont mis à nous suivre. Nous, les véritables jeunes filles turques, étions contraintes de nous cacher. Même si nous avions peur, nous trouvions cette situation très loufoque!

Par chance, nous sommes parvenues à semer nos poursuivants en nous enfonçant dans un dédale de rues et en trouvant refuge derrière un buisson. Nos prétendants durent penser que nous nous étions volatilisées!

L'été venu, nous nous rendions à pied jusqu'au bain de mer réservé aux femmes. Nous devions marcher pendant plus de quarante minutes avant de pouvoir enfin nous jeter à l'eau. Nos corps en redemandaient! Puis, l'après-midi, nous repartions nous promener si

Grand-mère nous y autorisait. « Qui vous accompagne ? » demandait-elle. Que Shayeste et Rajab aillent avec vous. »

Été comme hiver, nous portions un manteau et nouions un turban sur nos têtes. J'avais envie de me maquiller mais je n'en avais pas le droit. Ou alors juste un soupçon de rouge à lèvres. Mais j'avais autant honte d'en acheter que de demander à quelqu'un de le faire pour moi. J'ai même essayé de colorer ma bouche avec du chocolat ! La seule fois où j'ai eu en ma possession un tube de rouge, ma mère l'a découvert et jeté à la mer.

Je me souviens que ce jour-là, il y avait Foti, le vieux Grec. Par le passé, Foti avait travaillé pour mon grand-père à Büyükdere, désormais il possédait un bateau et gagnait sa vie en conduisant les passants d'une rive à l'autre du Bosphore ou en organisant des sorties en mer. Il lui suffisait de nous apercevoir pour huiler les rames et nettoyer les coussins afin d'être prêt à nous mener où bon nous semblait.

Mais un soir, cet homme immense à la séduisante longue chevelure blanche disparut. Un bateau à vapeur avait brisé en deux son embarcation et personne ne l'a jamais revu.

Comment Foti le vieux Grec pouvait-il disparaître de la sorte ? Était-ce cela le sort que le monde réservait aux anciens ? Il les brisait en deux puis en mille morceaux ?

Depuis 1924, la situation financière de ma famille ne faisait qu'empirer. Mon grand-père vieillissait et sa santé le trahissait chaque jour davantage. Ma mère et ses sœurs prirent alors la décision de trouver un travail.

Elles qui avaient été élevées loin des regards et protégées, pourraient-elles affronter le monde extérieur? Sortir de l'ombre des palais sans être ni blessées ni déçues, était-ce concevable? Bien que leur père fût fermement opposé à cette idée, elles passèrent outre son interdiction. Comment auraient-elles pu rester sans rien faire et regarder leur toit tomber en ruine?

C'était tout bonnement impossible.

Depuis deux ans, le sultan Abdulmajid n'exerçait plus que sa fonction de Calife et il cherchait une dame de la haute société pour vivre en son palais et enseigner l'anglais à sa fille Dürrüşehvar. C'est ainsi que ma mère partit résider au palais Dolmabahçe, ne revenant à la maison qu'une fois par semaine.

Une belle amitié se noua entre elle et la princesse, qui, malheureusement ne dura pas.

Le 3 mars 1924, au petit matin, le sultan et sa famille furent chassés. On leur donna une heure pour quitter la Turquie. Le chaos était total. Les serviteurs et les eunuques se retrouvèrent sans endroit où aller et la famille royale partit, avec pour seuls bagages, quelques biens et leur incommensurable tristesse.

Ce matin-là, nous vîmes ma mère rentrer de très bonne heure. Mes tantes firent alors l'acquisition de machines à écrire et apprirent le secrétariat. Elles trouvèrent rapidement du travail. Grand-père assista impuissant à ce bouleversement. Ses filles, destinées à mener une vie de cour, de réceptions et d'honneurs qui gagnaient leur vie! Il se sentait dépassé, épuisé.

Quatre ans plus tard, il mourait. Nous l'avons longtemps pleuré.

Ô grand-père, comme nous t'avons aimé!

Toi qui nous as promis monts et merveilles, tu nous as donné la splendeur de tes rêves. Des rêves de princes ottomans et de palais inachevés. Nous les portons en nous comme on porte un secret dans la nuit.

Ton absence soudaine nous laisse pétris de peur et entourés de mystères.

Qui restera pour écouter désormais le chant des sultans se mêler à celui des marins grecs du Bosphore?

Toi peut-être...

Toi sans doute.

S'ensuivit une période de grandes réjouissances. Les femmes sortaient tête nue, les hommes ne portaient plus de *fez*, les bals se multipliaient et partout, on voyait des gens danser. Même sur les bateaux à vapeur, les excursions se faisaient désormais en musique.

Nous-mêmes profitons de ces instants bénis où nous pouvions savourer le goût de la liberté insufflée par le *Ghazi*¹. Ainsi nommait-on Mustafa Kemal Pacha (Atatürk).

¹ *Ghazi*: mot signifiant combattant.



*Seniha, mère de Münever, portant Münever
enfant dans ses bras. Elle l'épaulera, même de
loin, tout au long de sa vie...*



*Les morali,
au fil des images,
le temps d'une époque*



De gauche à droite: Seniha et Aziza, enfants

De gauche à droite: Münever et Nesrine, aux côtés de leurs poupées





*Seniha et Aziza entourées de leurs deux petites sœurs,
leur frère et leurs gouvernantes
Kanlica, années 1920*

*De gauche à droite : Leila Morali ; gouvernante ;
Seniha Morali adolescente ; Adwiye Morali ; M^{me} de Bienville,
gouvernante française ; Aziza Morali adolescente ; Miss Gear,
gouvernante anglaise et Rachid Morali*



*De gauche à droite: Hamdullah Suphi Tanrıöver,
aux côtés de Seniha, lors d'une conférence*



*Portrait de Ra'uf,
père de Münever*

« ... Ce n'est pas se regarder l'un
l'autre, c'est regarder ensemble
dans la même direction »

Antoine de Saint-Exupéry



*Portrait de Fu'at,
frère de Münever*



Münever, enfant

« Nos poupées vêtues, nous avons entrepris de construire une estrade bordée de rideaux pour y jouer des pièces de théâtre. Moi j'en étais l'auteure. »

Toujours le même regard, la même pause,
mais modelés sur un visage différent... plus mûr...

Minever, adulte





*Jardin de
Büyükdere*



*Demeure de
Büyükdere,
1906-1921*



*Demeure de Damas,
devenue une école
ultérieurement*